

# Aristote et les concepts psychanalytiques de “ l’effet après coup ” et de la répétition

Georgios (yorgos) Dimitriadis

► **To cite this version:**

Georgios (yorgos) Dimitriadis. Aristote et les concepts psychanalytiques de “ l’effet après coup ” et de la répétition . Recherches en psychanalyse, Université Paris 7- Denis Diderot, 2010, 1/2010, 1 (9), 10.3917/rep.009.0032. <10.3917/rep.009.0032>. <hal-01431731>

**HAL Id: hal-01431731**

**<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-01431731>**

Submitted on 11 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aristote et les concepts psychanalytiques de 'l'effet après coup' et de la répétition

Auteur/ Prénom : Yorgos (Georgios) Nom : Dimitriadis

‘Ce qui se réalise dans mon histoire, n’est pas le passé défini de ce qui fut puisqu’il n’est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j’aurai été pour ce que je suis en train de devenir.’

Jacques Lacan <sup>i</sup>

Je vais tenter d’aborder de deux côtés différents le concept psychanalytique de la répétition dans son rapport avec la pensée aristotélicienne. Le premier côté est l’expression ‘proton pseudos’ (‘*πρῶτον ψεῦδος*’) des ‘Premiers Analytiques’ <sup>ii</sup> qui concerne la théorie du syllogisme d’Aristote que Freud a employé dans la deuxième partie de son ‘*Esquisse pour une psychologie scientifique*’ <sup>iii</sup> afin de formuler la notion de ‘l’après coup’. L’autre côté sera les notions de la *tuché* (τύχη) et d’*automaton* (αὐτόματον) du 4<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> chapitre de la *Physique* <sup>iv</sup> et la manière que Lacan les a reprises dans son 11<sup>ème</sup> séminaire <sup>v</sup> pour réviser le concept de la répétition en psychanalyse.

Les références explicites de Freud à Aristote sont peu nombreuses. <sup>vi</sup> Néanmoins son vocabulaire et son argumentation dans quelques uns de ses textes - comme ‘*l’Esquisse*’ et ‘*La négation*’ - nous permettent de déduire des influences importantes d’Aristote là où Freud ne fait pas référence au Stagirite. Il s’agit des termes comme ‘proton pseudos’, prédicat, jugement, désir, et fantasme dans l’ ‘*Esquisse*’. qui prépare l’article de ‘*La négation*’ trente ans plus tard <sup>vii</sup> (dans lequel nous retrouvons encore le terme de jugement et la logique du prédicat). De même, je fais référence à l’argumentation qu’il développe dans *l’Esquisse* qui va à contre-courant de la théorie aristotélicienne sur le jugement, mais qui est en phase avec elle quant à l’abord de la réalité à travers la jouissance. De même quant au rapport de la qualité avec la quantité ainsi que la notion de ‘katharsis’ <sup>viii</sup>. Ces influences sont majoritairement parvenues à Freud par l’enseignement de Franz Brentano <sup>ix</sup> auquel Freud avait assisté durant les années 1874-1876 et dont le thème était le ‘*Ethique à Nicomaque*’ et le ‘*De l’Âme*’ <sup>x</sup>.

Le 'πρῶτον ψεῦδος' et la notion de *Nachträglichkeit*<sup>xi</sup>

Pour Aristote<sup>xii</sup> si une ou quelques unes des prémisses d'un syllogisme sont erronées sa conclusion sera aussi nécessairement erronée. Il a appelé ceci 'proton pseudos,' - premier mensonge. Freud a repris ce terme dans l'*Esquisse*. Dans la troisième partie de ce texte - qui est sur la psychopathologie - il se réfère au cas bien connu d'Emma qui, à l'époque où elle avait 12 ans, en entrant dans un magasin, a provoqué des rires à deux commis du magasin et s'est sauvée. Elle avait cru qu'ils se moquaient de sa robe. Mais, en fait, sa réaction était due à un incident - bien antérieur - qui s'était passé quand elle avait 8 ans et était entrée dans un magasin de sucreries où le commerçant, en ricanant, l'avait pansé au dessus de ses vêtements sur ses organes génitaux. Freud a décrit ainsi un traumatisme qui se passe en deux temps. La maturité psychique qui s'est produite par la puberté a permis une surdétermination du premier incident qui était resté comme souvenir mais sans qu'il ait pris une signification de nature sexuelle à l'époque qu'il s'est produit. Il a introduit ainsi la notion de l'après coup - *nachträglich* - signification de l'évènement traumatique pour l'hystérique. Mais cette prise de signification dans l'après coup va obtenir un caractère plus général dans la suite de son enseignement avec la notion de la transcription récurrente des traces mnésiques dans le psychisme (comme dans les lettres à Fliess du 20/5<sup>xiii</sup> et du 6/12<sup>xiv</sup> 1896, et dans la lettre M<sup>xv</sup>). A savoir qu'il y a des couches successives des inscriptions mnésiques (*Niederschrift*) selon laquelle les nouveaux souvenirs élaborent les souvenirs précédents en les traduisant. L'absence de traduction d'une partie de ce matériel mnésique s'appelle dit Freud refoulement et elle crée, dans le psychisme, les conditions d'un anachronisme. Le motif de cette absence de traduction est le déplaisir qu'une telle traduction allait produire, en raison de la nature sexuelle de ces traces mnésiques. Ceci explique aussi le pourquoi l'apparition d'un phénomène psychopathologique survient de préférence pendant les périodes qu'il y a une de novo confrontation avec les pulsions. Périodes comme l'œdipienne, la pré-puberté, l'adolescence, l'âge moyen, la naissance d'un enfant sont des périodes durant lesquelles le refoulement devient à nouveau actuel<sup>xvi</sup>. Nous avons vu dans le cas d'Emma qu'il y a de nouveau une actualité pour quelque chose qui était passagèrement oubliée. Et cette actualité était en rapport avec le fait que, en tant que adolescente, un de deux commis lui avait plu, dit Freud. La rencontre avec le commis est aussi une rencontre avec ses propres pulsions qui

n'arrivaient pas à trouver un support suffisant par le symbolique, pourrait-on dire de manière plus lacanienne. L'Autre, le grand Autre du trésor des signifiants, n'est pas suffisant pour l'hystérique (que Emma était) et c'est pourquoi elle cherche un tel premier signifiant, un signifiant 'maître' ; quoique sa recherche à chaque fois échoue puisque personne n'est suffisamment 'maître' à ses yeux. C'est essentiellement ce manque dans l'Autre qui est refoulée par l'hystérique -et le névrosé en général. C'est pourquoi, dit Freud, Emma encore plus tard -en tant que adulte - a peur d'entrer dans les magasins quand elle est seule, sans raison évident, à cause de quelques associations erronées qu'elle fait entre sa situation actuelle et celle de son passé. Le magasin, les vendeurs, le rire et la robe sont des éléments (on dirait des signifiants) qui lient fictivement ces situations hétérochrones. Le 'proton pseudos' a affaire justement avec ces corrélations erronées qui aboutissent au symptôme.

### Le concept de la répétition chez Freud

La notion de la répétition en soi s'est introduite assez tardivement dans la théorie psychanalytique, avec l'article de Freud 'Remémoration, répétition et perlaboration' <sup>xvii</sup> de 1914, comme ce qui résiste à la remémoration durant le processus psychanalytique. Il a connu, bien sûr, son développement essentiel avec le 'Au delà du principe du plaisir' <sup>xviii</sup> de 1920 en tant que compulsion à la répétition, *Wiederholungszwang*. Mais comme j'ai noté plus haut le concept de 'l'après coup' et celui de l'inscription successive des traces mnésiques sont déjà présents dans *l'Esquisse et les lettres à Fliess* de 1896 et continuent d'être présents dans le 7ème chapitre de *l'Interprétation de rêve* <sup>xix</sup> de 1901, *le bloc magique* <sup>xx</sup> de 1924-25 et *La négation* <sup>xxi</sup> de 1925. La compulsion de répétition apparaît en 1914 en ce qui concerne la névrose de transfert. Ce que l'analysant n'arrive pas à se remémorer il le répète dans sa relation avec l'analyste et ceci constitue la névrose du transfert. L'analyste essaie de deviner la représentation du passé que l'analysant lui transfère et agit, la met en scène, au lieu de s'en souvenir. C'est avec l'interprétation du transfert que l'analysant peut dépasser ses résistances, peut être pas d'emblée, mais après avoir fait le travail approprié, le *Durcharbeiten*. C'est à dire Freud propose à nouveau le déchiffrement de l'inconscient, et de cette manière, même s'il se rend compte de la difficulté que le processus de remémoration pose, il continue, pendant cette période encore, à soutenir que avec le déchiffrement interprétatif de l'inconscient le processus analytique puisse venir à terme.

En 1920 par contre il va admettre que la compulsion à la répétition a affaire avec quelque chose qui résiste au déchiffrement de l'inconscient (et aussi à la connaissance, au chiffrement par

l'inconscient) et qui est énergie non liée, qu'on appellerait, en terminologie lacanienne, 'jouissance qui n'a pas passée aux signifiants'. Comme nous savons en 1920 il ajoute aux phénomènes cliniques de répétition qui résistent à la théorie, (qu'il avait développée jusque en 1920), la tendance à la répétition des événements traumatiques de la névrose traumatique ainsi que la tendance des enfants à répéter, dans leurs jeux, de préférence la phase pénible d'une expérience. Il s'agit du fameux *fort/da*. De même, il prend en considération les névroses de destinée, à savoir les personnes chez qui arrivent toujours les mêmes événements, de caractère plutôt tragique dans leur ensemble. Ces événements le sujet les vit comme s'ils viennent de l'extérieur, comme quelque chose de démoniaque qui se répète avec une forme différente à chaque fois. Le sujet tend, au moins dans un premier temps, à les considérer comme quelque chose de nouveau, comme une surprise. Le psychanalyste quand il entend de la part d'un analysant qu'il lui est arrivé quelque chose 'comme par hasard', par exemple une rencontre amoureuse ou quelque chose qui l'a empêché d'aller à sa séance, il est prédisposé à ne pas croire au hasard quant à la survenue de ces incidents. D'habitude l'incident que l'analysant considère comme hasardeux est quelque chose qu'il pourrait choisir mais qui est survenu soit disant par lui même. Bien sûr cette promptitude soupçonneuse de l'analyste n'est pas sans poser problème car il existe des événements complètement fortuits et, de cette façon, si l'analyste ne fait, avec l'interprétation, aucune place au hasard il finit par forclure la dimension de l'altérité.<sup>xxii</sup> Comment donc un événement survenu par hasard peut concerner la destinée d'un sujet de manière récurrente? Comment un sujet peut transformer un événement dû au hasard en répétition qui a affaire avec les signifiants de son histoire personnelle? Mais aussi comment ces signifiants prédéterminent, programment, la rencontre avec le hasard? C'est cette dialectique que le psychanalyste est convoqué à dialectiser avec son acte et c'est ce rapport à double forme que Lacan a tenté à expliciter à l'aide des concepts du *tuché* et d'*automaton* d'Aristote<sup>xxiii</sup>. Mais avant d'avancer dans le développement du concept de répétition chez Lacan je vais noter encore que Freud, à la fin de son enseignement, va revenir sur les impasses auxquelles les cures psychanalytiques peuvent aboutir dans son texte '*Analyse avec fin et analyse sans fin*'<sup>xxiv</sup> de 1938. Ici les impasses sont d'un côté la réaction thérapeutique négative qu'il met au compte d'un désir d'autopunition. Et de l'autre côté c'est le roc de la castration. Qui, en ce qui concerne les femmes, a affaire avec la protestation pour le manque du pénis. Quant à l'homme ce même roc a affaire avec le refus de guérir, c'est à dire, de recevoir de la part de l'autre, de la part du psychanalyste à l'occurrence. Dans les deux cas il s'agit donc aussi d'une résistance au transfert, une demande qui continue à s'adresser au psychanalyste et qui peut être, ainsi, 'non réductible.'

La tuché et l'automaton chez Aristote et le concept de la répétition

Je rappelle que après Freud Aristote est le premier auteur en nombre de citations dans l'ensemble des séminaires de Lacan car il le cite dans 84 séances du séminaire.<sup>xxv</sup> L'influence du Stagerite fut déterminante en ce qui concerne plusieurs conceptualisations comme la thèse doctorale de Pierre Christophe Cathelineau<sup>xxvi</sup> avec le titre '*Lacan lecteur d'Aristote*' démontre en détails. Pour les notions du plaisir, de la jouissance, et du désir, thèmes donc relatifs à l'éthique et la politique, la référence de Lacan à Aristote est constante. De même pour la notion du sujet, la question de ce que c'est l'Un et le Réel ; de questions donc de la métaphysique. Mais encore plus en ce qui concerne la logique et surtout ce qui a été appelé par les successeurs d'Aristote logique modale d'Aristote. Ici je vais m'occuper avec certaines questions de la logique modale qui concernent la théorie aristotélicienne de la causalité.

Pour Aristote en dehors des évènements qui sont nécessaires – c'est à dire ceux 'qui ne peuvent ne pas être' et qui sont produits par les quatre causes nécessaires (la matérielle, la formelle, l'efficiente ou motrice, et la finale,<sup>xxvii</sup>) il y a aussi des évènements qui ne sont pas nécessaires et qui se produisent par hasard. Ceux évènements fortuits résistent à la logique déterministe de quatre causes. Je vais rappeler que pour Aristote il y a des évènements qui surviennent toujours ou d'habitude et ceux qui se produisent exceptionnellement. Les premiers sont les évènements de la nature, par exemple le mouvement des planètes ou la chute de neige en hiver. Parmi ceux qui se produisent exceptionnellement il y en a qui se produisent en vue d'un certain but. Par exemple le prêteur va au forum pour rencontrer son débiteur. Si ces derniers évènements, qui arrivent exceptionnellement et en vue d'un but, arrivent par coïncidence, (*κατά συμβεβηκόσ* comme dit Aristote), par exemple le prêteur va au forum et rencontre son débiteur par coïncidence et ainsi arrive à récupérer son argent, ou, le trépied tombe sur ses pieds, alors il y a du hasard. C'est à dire le hasard existe quant des choses qui auraient pu arriver dans une certaine fin, survienne par hasard. Aristote distingue deux sortes de ce type d'évènements. Ceux qui surviennent par automatisme (*αὐτομάτως*), *par soi-même*, et ceux qui arrivent par fortune (*τύχη*). L'automatisme (automaton) est une notion d'une plus large envergure que la fortune (tuché) parce que elle s'applique tant aux être animés mais aussi à plusieurs être inanimés. Tandis que la fortune (tuché) présuppose que l'être qui est en rapport avec l'évènement aurait pu choisir l'acte en question qui produit l'évènement. C'est la

raison pour laquelle Aristote dit que aucun être inanimé mais aussi aucun animal sauvage et aucun enfant ne fait rien par fortune, parce qu'il n'a pas la faculté de choix.<sup>xxviii</sup> A l'exemple du trépied, le trépied n'aurait pas pu choisir de tomber à la juste position pour servir de siège. De façon à ce que en tant qu'être inanimé Aristote dit qu'il est tombé spontanément. Tandis que le prêteur, en tant qu'être avec la faculté de choix, il rencontre son débiteur par fortune. Voyons maintenant comment cette distinction subtile entre automate et tuché a trouvé échos dans l'enseignement de Lacan. Elle a trouvé échos avec des différences considérables car chez Lacan l'automate et la tuché concernent le même sujet en tant que les deux faces d'une seule pièce de monnaie<sup>xxix</sup>. Mais aussi parce que tandis que l'automate est contingent chez Aristote, chez Lacan au contraire il relève du nécessaire.

#### Sur le concept de répétition chez Lacan jusque à l'11<sup>ème</sup> séminaire<sup>xxx</sup>

Lacan avait parlé d'abord du concept de répétition dans son deuxième séminaire de 1954-55<sup>xxxi</sup> et dans son article avec le titre 'Séminaire sur la lettre volée'<sup>xxxii</sup> dont une première version date de 1956. Dans cette première période de son enseignement il se réfère au Symbolique comme une chaîne signifiante qui a de l'autonomie, c'est à dire ses propres lois quant à la répétition des éléments de la chaîne. En plus il a démontré, pendant cette même période<sup>xxxiii</sup>, que le Symbolique aurait même la capacité d'installer des règles là où – initialement - il y avait une disposition aléatoire des éléments. Cette tendance pour l'automatisme serait inhérente au Symbolique et ceci indépendamment de l'intention du sujet, et pour cette raison le Symbolique est aussi indépendant de la parole. Ses conséquences sont indépendantes de l'intention de quelqu'un de créer du sens, au delà du moi, et concerne le fonctionnement circulaire d'une parole refoulée. Par exemple quelque uns des signifiants qui concernent le sujet sont là avant qu'il naisse, aux désirs de ses parents, désirs qui sont tissés par des signifiants dont la ramification ne leurs est pas consciente. Après la naissance l'inconscient du sujet aurait affaire avec ces signifiants et sera alors structuré comme un langage. Dans cette première période de son enseignement Lacan considérait que la compulsion à la répétition, que Freud attribuait à la pulsion de mort, est due à cette tendance des signifiants, - l'insistance de la chaîne - , c'est à dire à cette tendance du désir indestructible inconscient, de s'actualiser à travers les formations de l'inconscient. Nonobstant il considérait que le Symbolique, comme je notais à l'instant, a une autonomie quant à la parole, et il va confirmer cette position dans son onzième séminaire en 1964 en

parlant des hiéroglyphes.<sup>xxxiv</sup> Lesquelles disait-il se tiennent dans le désert et renvoient l'un à l'autre, de la même plaque d'écriture par exemple, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. C'est à dire que le Symbolique peut rester en dehors du circuit de la vie même s'il peut revenir régulièrement quand la chaîne signifiante vient à heurter à nouveau le circuit de la vie ; par exemple à l'occasion du déchiffrement par Champollion. Mais dans son onzième séminaire il va réviser sa façon de concevoir la répétition en utilisant les concepts de tuché et d'automaton d'Aristote<sup>xxxv</sup>. Dans ce séminaire il va considérer le concept de la répétition comme un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, les trois autres étant la pulsion, le transfert et le refoulement. Comme je notais la notion d'un automatisme des signifiants il l'avait déjà utilisée quant au concept de la répétition. Dans l'onzième séminaire il va dire que l'automaton est le réseau de signifiants tandis que la tuché est la rencontre avec le Réel – qui est un de termes de sa triade, bien connue, Réel-Symbolique-Imaginaire<sup>xxxvi</sup>. Néanmoins à contrario de sa position précédente, à savoir que l'automatisme du symbolique est 'au delà du principe du plaisir' et c'est lui qui crée la répétition, dans l'onzième séminaire il va considérer que cette répétition de signifiants se fait selon le 'principe du plaisir', à entendre ici en tant que 'principe de stabilité'. La tuché, la fortune, est l'imprévu, le hors programme, que cela soit un évènement heureux ou un évènement traumatique. Ce qui provoque la répétition, dans la nouvelle théorie, est la rencontre avec le réel qui n'arrive pas à s'amortir par sa liaison avec le symbolique et qui reste au delà du principe du plaisir. Le rêve par exemple tend, (comme Freud le postulait déjà), à lier avec le processus du refoulement, (et la chaîne symbolique), la rencontre avec le réel qui arrive soit par les restes diurnes soit par les scènes traumatiques qui se répètent. Le refoulé trouve ainsi l'occasion de revenir. Cette fonction anti-traumatique du rêve Freud l'avait découvert dans son article sur l'*Au delà du principe du plaisir*. Ceci est particulièrement palpable au moment du réveil par l'angoisse qui survient au moment où le symbolique n'arrive pas à inscrire le réel.<sup>xxxvii</sup> Néanmoins pour Lacan il y a une impossibilité structurale à ceci, c'est à dire une béance structurale entre le symbolique et le réel de manière à ce que la rencontre avec le réel échoue par définition<sup>xxxviii</sup> - il y un 'pas tout' dira-t-il encore plus tard.

Mais à l'inverse, comme l'autre face de la même pièce de monnaie, le refoulé et la chaîne de signifiants, provoquent, (ou peut être encore mieux dit) conditionnent certaines rencontres et en même temps excluent d'autres. Encore plus que dans le rêve ceci se voit dans les rencontres amoureuses. Par exemple dans le conte de la Gradiva de Wilhelm Jensen<sup>xxxix</sup> (que Freud a commenté en détails) le jeune archéologue Norbert Hanold rencontre à nouveau son amoureuse d'enfance Zoe Bertgang à Pompée. La 'question' pourrait être ici : dans quelle



mesure il aurait pu s'apercevoir la présence de Zoé en train de marcher s'il n'avait pas fait ce détour par Pompée et les signifiants relatifs à celle-ci ? Comme nous savons de ce conte (et les commentaires de Freud) le nom Gradiva que Hanold avait 'donné' au personnage de son fantasme est une métaphore du patronyme de Zoé Bertgang puisque tous les deux ont affaire avec la façon de marcher<sup>xl</sup>. C'est à dire qu'il ne suffit pas d'ouïr ou de voir etc. quelque chose afin de s'en apercevoir. Notre champ de perception, en tant qu'êtres parlants, n'est pas organisé comme chez les animaux qui ont la même palette de sensations. Mais en tant que sujets de la parole nous avons dans notre champ sensoriel 'des scotomes' et d'autres endroits qui sont, au contraire, 'surinvestis par la libido' et ceci est toujours en rapport avec le refoulé et son retour dans la chaîne signifiante<sup>xli</sup>. Et les lois qui régissent ce refoulé comme les coordonnés de notre perception sont les lois du langage et ceci 'se voit' dans le cas littéraire de Gradiva dont le nom est version métaphorique du patronyme de Zoé. Mais en même temps, une fois que le Symbolique avec ses processus métaphoro-métonymiques conditionne une rencontre, les conditions concomitantes de celle-ci influencent le sujet de manière qui lui est novatrice. Si bien que la chaîne signifiante du sujet est influencée par ces conditions coïncidentes.

C'est-à-dire le Symbolique, le réseau de signifiants d'un sujet particulier, n'est pas un système clos. Chaque rencontre avec la tuché peut modifier la chaîne de ses signifiants. Chaque signifiant peut modifier l'ensemble de la chaîne signifiante d'un sujet. Dans le cas de la psychanalyse l'isolement d'un signifiant (d'un point de capiton) durant le processus de la cure peut permettre au sujet de donner une nouvelle signification rétroactive de toute son histoire.<sup>xlii</sup> Cette conceptualisation est une façon plus radicale de lecture du concept de 'l'action après coup' des événements, de la *Nachträglichkeit* de Freud, auquel Lacan a mis (selon aussi le vocabulaire psychanalytique de Laplanche et Pontalis) en premier l'accent<sup>xliii</sup>. Si nous considérons que pour tel sujet certains signifiants ont joué un rôle particulier ceux-ci peuvent s'intriguer à des significations différentes selon les périodes de sa vie mais n'arrêtent pas pour autant d'avoir une valeur déterminante pour ce sujet ; ce sont une limite, une castration symbolique, pour ce sujet particulier. Mais cette re-détermination récurrente, autour des éventualités que le Symbolique impose au sujet, ouvre en même temps de nouvelles dimensions, à condition pourtant, qu'il puisse admettre cette inscription au Symbolique. Ainsi un sujet en arrêtant de considérer que toutes les possibilités lui sont ouvertes (et la problématique de l'obsessionnel est particulièrement parlante à cet égard) il permet à ses contingences d'apparaître (de s'inscrire) et transforme, par la même, ce qui lui est contingent en nécessité pour son avenir<sup>xliv</sup>. Peut être ce que Lacan appelait identification

avec son symptôme en fin d'analyse est ce point d'assomption de cette nécessité<sup>xliv</sup>. Pour une fois de plus Lacan a été influencé quant à ces conclusions concernant le possible, l'impossible, le contingent et le nécessaire par la logique modale d'Aristote des '*Premiers Analytiques*' et du '*De l'interprétation*'<sup>xlvi</sup>. Ces termes ont affaire avec le rapport que les diverses propositions peuvent avoir entre elles ou le rapport qu'un sujet peut avoir avec un prédicat. Il a été influencé, quant à cette lecture d'Aristote, par le logicien finlandais Jaakko Hintikka et il a ouvert, par là même, des nouveaux horizons à la science de la logique ; et cela parce que le distinguo qu'il a fait entre le possible et le contingent a été innovateur à cet égard.<sup>xlvii</sup>

### La répétition vise la jouissance

Jusque à présent je me suis référé à deux théories successives de Lacan quant au concept de répétition. La première était relative à l'insistance de la chaîne signifiante la deuxième définissait la répétition en rapport avec la rencontre manquée avec le réel et la perte que celle-ci implique. Dans la suite de son enseignement - après le séminaire XI - il existe une troisième, voir une quatrième version de sa lecture du concept de la répétition. Mais la direction de sa lecture ne change pas pour l'essentiel après l'onzième séminaire, car ce sera la rencontre manquée avec le réel et la perte que celle-ci implique qui sera toujours à l'épicentre. Dans cette conceptualisation '*bis*', que nous trouvons d'abord dans son séminaire de 'L'envers de la psychanalyse' de 1969, c'est la jouissance qui pousse à la répétition, ou, autrement dit c'est la jouissance qui est visée par la répétition. Cette mise à jour de la théorie Lacan l'a tentée à l'aide du concept du 'trait unaire' qu'il a développé, en plusieurs versions, (à partir du séminaire sur l'identification) en s'appuyant aux mathématiques de la théorie des ensembles de Gottlob Frege. Il a développé cette notion - du 'trait unaire' - dans la suite du concept freudien de 'trait unique,' *einziger Zug*, qu'on trouve dans son texte '*Psychologie de masses et analyse du moi*'<sup>xlviiii</sup> quant à l'identification au chef à travers l'idéal du moi ; mais aussi, dans le même texte, quant à l'identification à travers le symptôme dans l'exemple classique de Dora qui s'identifie à son père à travers le trait unique de la toux. Lacan quand il parle du 'trait unaire' à propos de la jouissance<sup>xliv</sup> il la considère dérivée de la rencontre, de la tuché, mais qui, au lieu de collectiviser et d'identifier, comme dans les deux cas dont je viens de parler (l'identification au chef, et l'identification par le symptôme), il caractérise singulièrement chaque sujet, lui en est un trait distinctif. Cette distinction lui

revient par une expérience de jouissance. De ce fait elle lui revient du fortuit, par la contingence de la rencontre. Et du coup elle est le stigmate de ce sujet précis concerné par la rencontre. Des stigmates de ce type, comme Colette Soler le rappelle,<sup>l</sup> nous les trouvons déjà dans la théorie freudienne du choix d'objet érotique. Soler donne l'exemple de 'l'homme aux loups' qui, indépendamment de la réalité ou pas de la scène primitive -du coït a tergo de ses parents entre 6 mois et un an et demi-, ce qui subsiste comme souvenir de jouissance est la scène, à l'âge de deux ans et demi, avec la gouvernante Grouscha en train de nettoyer à genoux le planché; et lui en la regardant à cette position de derrière d'avoir une urination debout qui stipule la jouissance phallique de l'enfant. Cette jouissance est un trait que nous trouvons, selon Freud, tout au long de la vie de 'l'homme aux loups', et qui, dit Soler,<sup>li</sup> fonctionne de manière quasi automatique à travers ses déplacements métonymiques. C'est à dire la place de la femme 'posée' ainsi sur le planché en tant qu'une manière parmi d'autres pour 'rabaïsser' la femme (le rabaïssement morale étant une autre manière). Car selon ce que Freud rapporte une tendance s'est ensuivie chez Sergueï d'être attiré par des bonnes en cette posture mais aussi par des femmes de mœurs légères. Ceci est une façon de considérer le 'trait unaire' en tant que un trait d'une expérience de jouissance qui se répète d'une manière automatique. C'est à dire malgré l'effort de Freud de lui donner, dit Soler, à travers la scène primitive, un sens œdipien il est simplement un trait de jouissance hors sens, c'est à dire non pas sens mais jouissance. C'est qui a l'intérêt aussi de faire le lien d'une certaine façon entre, dans ce cas, le choix d'objet érotique, tel type de femme dans telle situation, avec le thème de la jouissance qui est ici phallique sous sa forme d'urination.

Mais la répétition n'est pas seulement répétition du 'trait unaire'. La répétition est au niveau de conséquences que la répétition du trait unaire a sur la jouissance. Il y a trois temps dans la répétition du trait unaire afin que la répétition, à proprement parler, apparaisse.<sup>lii</sup> Le premier temps est le temps de la rencontre avec l'expérience de jouissance, c'est-à-dire le temps qu'il va fixer ce que Lacan nomme 'mémorial de jouissance', - le 'trait unaire' en tant que 'mémorial de jouissance'. Le deuxième temps est la répétition du trait, ou plutôt, la tentative de répétition du trait. Tentative car, en visant la jouissance, il se produit ce que Lacan appelle *immixtion de la différence*<sup>liiii</sup>. C'est-à-dire ce qui se répète diffère et ainsi il y a une perte – par la différence entre la première jouissance pour laquelle il y a 'le mémorial de la jouissance' et la jouissance qui se produit par la tentative de répétition du deuxième temps. En termes de physique on dirait pour cette perte qu'il s'agit d'une sorte d'entropie<sup>liv</sup>. Du fait de la différence, de la perte, il y a à nouveau 'sujet à répétition', sujet à redite. C'est qui se répète maintenant au troisième temps c'est tant la perte que l'élément de la jouissance - avec la

différence. Le trait unaire introduit la dimension de la jouissance dans son double sens. D'un côté en tant que nostalgie de la perte, et de l'autre, en tant que recherche de reconquête. C'est à dire cela forme le programme de la rencontre manquée. La jouissance en soi, sans perte, est mythique et renvoie au concept de la Chose, du *das Ding*, freudien de l'*Esquisse*<sup>lv</sup>. Dans la mesure où la retrouvaille avec l'objet est impossible nous répétons, mais avec toujours une différence et à perte.

Il y a en fin, – en ce qui concerne le quatrième temps de sa conception de la répétition - , dans '*L'étourdit*' une phrase<sup>lvi</sup> de Lacan qui fait équivaloir 'le transfini de la demande' avec la *ré-pétition*, c'est à dire en tant qu'une pétition qui se renouvelle. C'est à dire c'est la différence – et la perte - de la jouissance qui crée un 'sujet à redite', à savoir redemande.

### L'aliénation et le concept de la répétition

Le rapport entre l'automaton et la tuché nous pouvons le concevoir dans le contexte du nouveau né et de ses pulsions<sup>lvii</sup> dans la situation de détresse primitive, *Hilflosigkeit*, et l'Autre qui vient à son secours avec son 'action spécifique', le *Nebenmensch* de l'*Esquisse* de Freud<sup>lviii</sup>. Les premières expériences de plaisir et de déplaisir consistent à un état de jouissance du sujet qui va se créer chez le nouveau né. Cette jouissance à affaire avec son corps, mais aussi avec l'Autre dont l'action spécifique peut procurer de la satisfaction ou, au contraire, d'en priver. Dans cette situation il n'y a pas de distinction de l'Autre, il n'y pas, donc, non plus d'identité. Les signifiants de l'Autre, les mots par exemple, viennent lier cette jouissance, ce réel de pulsions. Si nous présumons que un signifiant premier vient se lier avec la pulsion, ce processus de liaison est imparfait car le signifiant ne pourra jamais nommer la pulsion. Il y aura toujours un reste dans le processus par lequel les pulsions obtiennent de représentants par l'ordre des signifiants.

C'est à dire qu'il y a une béance entre le réel du corps, d'un côté, et la possibilité du signifiant de dessécher, de dire le réel du corps. C'est la raison pour laquelle après ce 'proton pseudos', c'est à dire cette première tentative ratée (ratée pour des raisons non pas accidentelles mais structurales) du signifiant 'de dire' la pulsion ce sont les signifiants suivants qui vont tenter, qui vont tenter c'est que le premier n'a pas réussi, sans que ce processus puisse 'réussir' pour autant. Il y a un 'pas tout', et donc un reste, pour faire référence à l'autre concept d'inspiration aristotélicienne de Lacan, celle du 'pas tout'.<sup>lix</sup> La liaison avec le premier signifiant, la première aliénation, pourrait être en rapport avec la notion du refoulement primaire dont Freud en a eu l'intuition sans la développer pour autant.

Tandis que la liaison avec les signifiants suivants, l'aliénation secondaire à l'Autre, serait le refoulement secondaire. Nous pourrions dire que le sujet divisé de l'algèbre lacanienne est concevable à partir de ce moment logique où le deuxième signifiant ( $S_2$ ) vient le représenter pour le premier signifiant ( $S_1$ ).

Comme je notais un peu plus haut la béance entre le corps et le langage est structurale. Les animaux n'ont pas ce rapport avec le symbolique et la satisfaction des instincts ne présente pas de complexité, car le besoin trouve facilement (facilement quant à la possibilité structurale) son répondant naturel. L'homme est prédisposé au caractère traumatique du langage, c'est à dire au fait que l'expérience avec le réel du corps ne va pas trouver de réponse finale par l'Autre. Les dites 'expériences traumatiques' viennent s'incruster dans cette 'expérience' primordiale - structurale - de l'homme. Néanmoins tous les hommes n'ont pas la même prédisposition à la névrose traumatique. C'est la raison probablement pour laquelle il y a fréquemment chez les 'névrosés traumatiques' un sentiment de culpabilité de la part du 'traumatisé', en raison d'une objectivation par l'incident traumato-gène, de ce qui existait déjà chez ces sujets comme une attente subjective de l'incident traumatique.<sup>lx</sup> C'est à dire que ce sentiment de culpabilité serait difficilement concevable autrement que par cette aspiration 'paradoxale' du sujet au traumatisme.

### La logique non linéaire du concept de l'effet après coup et de la répétition

En concluant tout et en faisant un lien avec les neurosciences et les thérapies cognitivo-comportementales<sup>lxi</sup> j'aurais à noter certaines choses en rapport avec la science de la logique et son rapport avec les neurosciences. Le concept du hasard était ce que Aristote pensait qu'il résistait à sa théorie des quatre causes classiques. A ces quatre causes il y a une causalité linéaire et c'est la même qu'on retrouve depuis -ce temps lointain- en tant que logique classique. La théorie psychanalytique s'oppose à une telle conception linéaire de la causalité<sup>lxii</sup> pour l'appareil psychique que la théorie des réflexes conditionnés par exemple (c'est à dire la théorie sur la quelle se fondent les thérapies comportementales) soutient. De cette manière nous ne sommes pas d'accord avec Eric Kandel quand il dit que la même logique régit l'apprentissage<sup>lxiii</sup> aussi bien chez les animaux que l'homme, qui se fait selon Kandel selon l'apprentissage associatif des réflexes conditionnés de la théorie de Pavlov et de sa version probabiliste formulé par Leon Kamin. Chez les animaux le stimulus qui précède 'prévoit' celui qui va suivre selon la logique des réflexes conditionnés. Pour l'homme, par

contre, un signifiant peut <sup>lxiv</sup> déterminer l'ensemble des signifiants de la chaîne d'un sujet particulier. Ceci obéit à une logique de rétroaction selon laquelle le résultat peut agir sur sa cause et la modifier (le feed-back de la première cybernétique). Chaque 'événement psychique' dépend, quant à sa causalité, pas seulement par ce qui le précède mais aussi par ce qui le suit et qui peut changer sa place par rapport à la chaîne de la causalité. Encore plus, il s'agit d'un processus de rétroaction récurrente à laquelle les résultats sont nécessaires pour l'organisation du système. C'est la même logique qui régit les systèmes complexes de la physique moderne. Dans les théorisations neuroscientifiques de plus en plus des théories viennent se ranger avec ce type de conception de la causalité. La théorie de darwinisme neuronal de Gerald Edelman<sup>lxv</sup> sur le fonctionnement de la conscience et de la mémoire est un tel système de rétroaction des impressions actuelles sur les impressions précédentes selon une sélection d'un groupe neuronal. Les souvenirs ne correspondent pas à des traces fixées. Dans la remémoration il s'agit d'une reconstruction ou d'une re-invention du souvenir et ce en fonction du contexte émotionnel ; il y a ainsi une récréation de l'événement passé par l'effet de l'événement actuel.<sup>lxvi</sup> Il s'oppose ainsi au model de computation (fonctionnaliste) selon lequel le cerveau fonctionne comme les ordinateurs. De même en ce qui concerne le développement du cerveau qui est pas seulement prédisposé au discours de l'Autre, mais son développement épigénétique en dépend même (quant à sa structure neuronale et son fonctionnement) selon le processus de stabilisation synaptique.<sup>lxvii</sup> Et cela sous peine de problèmes graves tels quels l'autisme, comme Bernand Golse et Laurence Robel, dans un article récent, le soulignent<sup>lxviii</sup>.

La théorie de la neuroplasticité <sup>lxix</sup> aussi est concordante avec ce point de vue comme François Ansermet et Pierre Magistretti le notent:

'La plasticité implique une détermination de l'unique, une détermination de l'imprévisible. Elle permet l'émergence et l'incidence d'un sujet, à partir d'une place laissée libre par les lois même de l'organisme. On mesure à quel point cette perspective est à contre-courant des recouvrements au fondement des traitements cognitivo-comportementaux, qui pensent procéder par des mécanismes supposés universaux à partir desquels pourrait se déduire la position de chacun. Au contraire...les neurosciences aujourd'hui ne cessent d'isoler des mécanismes universaux qui aboutissent à produire de l'imprévisible et de l'unique, De lors, la psychanalyse n'est plus la seule à s'en préoccuper...Le fait de la plasticité, avec ses paradoxes, implique donc un nouveau paradigme pour la science, fondé sur la contingence, qui rejoint ce qui est au centre de la psychanalyse'.

Donc : tuché et automaton nouveau tour....

Finissons avec une phrase de Lacan de sa dernière référence à Aristote<sup>lxx</sup> qui renvoie à ce rapport de l'homme, quitte à être psychanalysant, à l'universel :

‘Le psychanalysant syllogise à l’occasion, c'est-à-dire aristotélise. Ainsi Aristote perpétue sa maîtrise. Ce qui ne va pas dire qu’il vive – il survit dans ses rêves. Dans tout psychanalysant, il y a un élève d’Aristote. Mais il faut dire que l’universel se réalise à l’occasion dans le bafouillage’.

---

<sup>i</sup> Jacques Lacan, Fonction et champs de la parole et du langage. In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 300

<sup>ii</sup> Aristote, *Αναλυτικά πρότερα*, B 66a 30-35, Athènes, Editions Kaktos, t.26 Oeuvres complètes, 1994, p. 359

<sup>iii</sup> Esquisse pour une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse*. 6<sup>ème</sup> éd. Paris, PUF, 1991, p. 363.

<sup>iv</sup> Aristote, *Περί φύσεως, Le deuxième livre de la Physique*, Introduction, traduction, commentaires, Vassilis Kalfas, Athènes, Editions Polis, 1999

<sup>v</sup> Cf. Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 21-62

<sup>6</sup> Pour autant que je sache il y a une référence dans l’interprétation de rêves qui concerne le fait que Aristote considérait que les rêves n’étaient pas envoyés par les dieux. Il se réfère à deux livres d’Aristote le ‘Du sommeil et de la veille’ et le ‘De la divination dans le sommeil’. In Sigmund Freud, *L’interprétation du rêve, Oeuvres Complètes IV*, 1<sup>ère</sup> éd. Paris, PUF, 2003. Une autre référence de Freud à Aristote sur la ‘katharsis’ date de 1905 ou 1906. Cf. Personnages psychopathiques à la scène: In *Résultats idées problèmes I*, Paris, PUF, 1956, p.124

<sup>vii</sup> Sigmund Freud, La négation. In *Oeuvres Complètes*. XVII, 1<sup>ère</sup> éd. Paris, PUF, 1992, p.167-171

<sup>viii</sup> La notion de la katharsis des ‘Etudes sur l’hystéries est arrivée probablement à Freud par Jacob Bernays et les commentaires de cet auteur (parent de la femme de Freud) du livre VIII de la Politique et de la Poétique d’Aristote en rapport avec la katharsis (κάθαρσις). Cf aussi Jacques Lacan, *L’éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 289 et Pierre Christophe Cathelineau, *Lacan lecteur d’Aristote*, Paris, Editions de l’Association freudienne internationale, 2001, chapitre IV

<sup>ix</sup> Les commentaires *De l’Anima* de Brentano selon Pierre Christophe Cathelineau ont été publiés initialement en 1867 avec le titre ‘Die Psychologie des Aristoteles’ Franz Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles in besondere seine Lehre vom νοῦς ποιητικός*, Mayence, 1867

<sup>x</sup> L’expression ‘proton pseudos’ d’Aristote est arrivée à Freud probablement par l’usage qu’un psychiatre viennois Marx Hertz lui en avait fait l’année qui a précédé l’écriture de *l’Esquisse*. Ce psychiatre (inspiré par Kant) avait employé ce terme en rapport avec le délire : en tant que ‘proton pseudos’ il entendait l’apparence logique d’un syllogisme fautif dont le développement pourrait aboutir à la folie. Cf. Ola Anderson, *Freud avant Freud, La préhistoire de la psychanalyse*, trad. de l’anglais Sylvette Gleize, Le Plessis-Robinson, collection des empêcheurs de penser à rond, 1997 p. 213-215

<sup>xi</sup> Sur l’histoire des termes de *nachträglich* et de *Nachträglichkeit* (sa forme substantialisée, apparue sous la plume de Freud, un peu plus tard) cf. Jean Laplanche, Problématiques VI, *L’après coup*, PUF, 2006 dans lequel l’auteur développe sa conception de la, dite par l’auteur, ‘séduction généralisée’.

<sup>xii</sup> Aristote, *Αναλυτικά πρότερα*, op.Cit.

<sup>xiii</sup> In *La naissance de la psychanalyse*, op.Cit, p. 145

<sup>xiv</sup> Ibid, p. 153. Il s'agit de la fameuse lettre 52. Voir la traduction et commentaires ainsi que les références de Lacan à cette lettre dans Anne Porge et Mayette Viltard, *Littoral* no 1, Blasons de la phobie, Erès, 1981, p. 157 et suivantes

<sup>xv</sup> In *La naissance de la psychanalyse*. Ibid, p. 179

<sup>xvi</sup> Cf. Paul Verhaeghe, *On being normal and other disorders*, New York, Other Press, 2004 p. 217 et La sexualité dans l'étiologie de névroses. In *Résultats, idées, problèmes I*, 5ème éd. Paris, PUF, décembre 1995, p. 81. Aussi Yorgos Dimitriadis, Sur l'érotologie du démon du midi, *revue Ek ton ysteron*, decembre 2009, No 19, Athènes, éditions Plethro, p.119-136 (article en grec)

<sup>xvii</sup> Sigmund Freud, Remémoration, répétition, et perlaboration. In *Oeuvres Complètes XII*, 1<sup>ère</sup> éd. Paris, PUF, 2005, p.187-196

<sup>xviii</sup> Sigmund Freud, Au-delà du principe de plaisir. In *Oeuvres Complètes XV*, 1<sup>ère</sup> éd. Paris, PUF, 1996, p.305.

<sup>xix</sup> Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*. op.Cit.

<sup>xx</sup> Sigmund Freud, Note sur le block magique. In *Oeuvres Complètes XVII*, 1<sup>ère</sup> éd. Paris, PUF, 1992, p. 139-134

<sup>xxi</sup> Sigmund Freud, La négation. In Ibid, p.167-171

<sup>xxii</sup> Que le désir de l'homme est le désir de l'Autre n'est pas à entendre en tant qu'une médiation sans béance. Cf. Alain Harly, '*Hasard et causalité psychique*' Association lacanienne internationale, www.freud-lacan.com.

<sup>xxiii</sup> Remy Tevissen rappelle qu'il existe, compte tenu de la complexité, un authentique problème de traduction de ces notions en français. Alors que deux traductions récentes (Pellegrin, Stevens) rendent *tuché* et *automaton* par hasard et spontanéité, le vocabulaire de Lalande rend *tuché* par fortune et *automaton* par automatisme, tous deux espèces du hasard. In 'L'indéterminisme de l'automatisme mental dans sa relation au hasard et à la contingence dans l'histoire de la psychiatrie', *Psychiatrie Sciences Humaines et Neurosciences*, 2008, 6, p. 38-53 note 1

<sup>xxiv</sup> In *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985 p. 267 et 268

<sup>xxv</sup> Cf. *Index des noms propres et titres d'ouvrages dans l'ensemble des séminaires de Jacques Lacan*, EPEL

<sup>xxvi</sup> Cf. Pierre-Christophe Cathelineau, *Aristote...* op.Cit.

<sup>xxvii</sup> W.D. Ross, *Aristotle*, Paris, Payot, 1930

<sup>xxviii</sup> Aristote, *Περὶ φύσεως*, *Le deuxième livre de la Physique*, op.Cit, p. 190, 191 et 197b 6-8. Aussi W.D. Ross. Aristote op.Cit.

<sup>xxix</sup> Alexandre d'Aphrodise, exégète d'Aristote, soutenait aussi une telle lecture synchrone quoique de deux points de vue différentes : par exemple le cheval emballé rencontre son maître par automatisme du point de vue du cheval, et par fortune du point de vue du maître. Cf. Remy Tevissen, op.Cit.

<sup>xxx</sup> p. 43 et suivantes

<sup>xxxi</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1978, p.96.

<sup>xxxii</sup> In Jacques Lacan, *Ecrits*, op.Cit, p.11-61.

<sup>xxxiii</sup> Ibid

<sup>xxxiv</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XI*, op.Cit, 1973 p. 181



<sup>xxxv</sup> Ibid

<sup>xxxvi</sup> Cf. Alain Vanier, *Lacan*, Paris, Société d'édition de Belles Lettres, 2000

<sup>xxxvii</sup> Qui arrive, comme le notais, par les pulsions et cela soit par les sensations qui dérangent le sommeil soit par les restes diurnes soit en fin par les scènes traumatiques qui se répètent qui sont comme des restes diurnes chroniques.

<sup>xxxviii</sup> Ceci est quand même sous-jacent Freud avec sa notion d'ombilic du rêve et même par le fait qu'il considérait la pulsion de mort comme primaire.

<sup>xxxix</sup> Sigmund Freud, Le délire et le rêve dans la Gradiva de W. Jensen, in *Oeuvres Complètes VIII, 1906-1908*, p.38-126

<sup>xl</sup> Cf. Paul-Laurent Assoun, *Freud et la littérature*, Paris, Ellipses, 1997

<sup>xli</sup> Lacan dit à ce propos : 'Le seul énoncé absolu a été dit par qui de droit : à savoir qu'aucun coup de dé dans le signifiant, n'y abolira jamais le hasard, - pour la raison, ajouterons-nous, qu'aucun hasard n'existe qu'en une détermination de langage, et ce sous quelque aspect qu'on le conjugue, d'automatisme ou de rencontre'. In *La métaphore du sujet*. In *Ecrits*, op.Cit. p.892

<sup>xlii</sup> Chaque signifiant peut être la cause et le résultat d'un autre signifiant. Le 'paradoxe' ici est que le second événement peut devenir premier dans la chaîne de la causalité

<sup>xliiii</sup> J.Laplanche, J.-B.Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967

<sup>xliv</sup> Cf. Pierre-Christophe Cathelineau, *Aristote....op.Cit.*

<sup>xlv</sup> De donner son consentement au symptôme de l'assumer voir le revendiquer peut paraître curieux d'autant plus que l'ambiance néolibérale actuelle a comme impératif une normalisation, une homologation des différentes personnes selon le critère de l'accès à une jouissance commune. Cf. Charles Melman, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoel, 2003 et Colette Soler, *La répétition dans l'expérience analytique*. Cours de Madame Soler, Année 1991-1992 au Département de psychanalyse. Section clinique UNIVERSITE DE PARIS VIII, inédit et Alain Vanier, Questions de symptôme. *Evolution psychiatrique*. 2001, 66, p.265.

<sup>xlvi</sup> Les non dupes errent, séminaire inédit, séance, entre autres, du 19 février 1974

<sup>xlvii</sup> Cf. Pierre-Christophe Cathelineau, *Aristote....op.Cit.* et Antonia Soulez, Lacan à partir de Hintikka et Wittgenstein, Littoral, no 30, La frerocite, p. 117-136 et Jaakko Hintikka, *Time and necessity ; studies in Aristoteles theory of modality*, Oxford Clarendon Press, 1973

<sup>xlviii</sup> Psychologie de foules et analyse du moi. In *Oeuvres Complètes XVI, 1921-1923*, Paris, PUF, p.1-83

<sup>xlix</sup> Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. Comme tout nous l'indique dans les faits, l'expérience, la clinique –la répétition est fondée sur un retour de jouissance. Et ce qui, à ce propos, est par Freud lui-même proprement articulé, c'est que, dans cette répétition même, se produit quelque chose qui fait défaut, échec....La répétition, c'est une dénotation précise d'un trait que je vous ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance. *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris, Seuil, mars 1991, p. 50 et 89

<sup>l</sup>Colette Soler, op.Cit.

<sup>li</sup>Colette Soler, op.Cit.

<sup>lii</sup> Cf. ....ou pire in *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001 p. 551

<sup>liiii</sup> '...elle est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apporté dans le signifiant. Ce qui fut, répété, il diffère, devenant sujet à redite' 'Compte rendu avec interpolations du Séminaire de l'Éthique', dans *Ornicar, Revue du champ freudien*, n° 28, Paris, Navarin, printemps 1984, p. 15

<sup>liv</sup> Kirgergard soutient dans son fameux livre sur la reprise que la répétition est toujours neuve et qu'elle n'est pas tournée vers le passé mais vers l'avenir. La thèse de Rodolphe Adam cible plus précisément ce point: Rodolphe Adam, *Lacan et Kierkegaard*, Paris, PUF, 2005

<sup>lv</sup> Esquisse pour une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse* op.Cit.

<sup>lvi</sup> 'Et pour le tranfini de la demande, soit la ré-pétition, reviendrais-je sur ce qu'elle n'a d'autre horizon que de donner corps à ce que le deux ne soit pas moins qu'elle inaccessible à seulement partir de l'un qui ne serait pas celui de l'ensemble vide ?' In *L'Etourdit*, dans *Silicet 4*, Paris, Seuil. p. 50

<sup>lvii</sup> Cf. Sur ce thème et la problématique de l'aliénation et de la séparation chez Lacan : Paul Verhaeghe, *On being...* op.Cit. chapitres 6, 7 et 8

<sup>lviii</sup> Esquisse pour une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse* op.Cit.

<sup>lix</sup> Cette notion Lacan l'a développé dans son *mathème* de formules de sexualité en prenant comme point de départ le rapport entre la proposition universelle et la proposition particulière d'Aristote que nous trouvons aussi dans l'Organon d'Aristote. Cf. LACAN, Jacques. *Le Séminaire, livre XX, Encore*. Paris : Seuil, 1975 aussi cf. Jacques Brunschzig, La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote in *Cahier pour l'analyse* no 10, La formalisation, Paris, Seuil, p. 3-34 aussi cf. Guy Le Gauffey, *Le Pastout de Lacan*, Paris, EPEL, 2009, et pour une controverse à la lecture de Guy Le Gauffey cf. Christian Firens, Le dire du pas tout, in *Essaim*, no 22, ères, 2009 p. 65-79

<sup>lx</sup> Cf. Irène Diamantis, Stratégie de la rencontre, in *Littoral, 15-16, L'hainamoration du transfert*, mars 1985, éditions ères, aussi Colette Soler, *La répétition dans l'expérience analytique*. Cours de Colette Soler, Année 1991-1992 au Département de psychanalyse. Section clinique UNIVERSITE DE PARIS VIII, inédit et surtout Charles Melman, Le traumatisme et ses incidences subjectives, *Journal Français de Psychiatrie* no 1, 4ème trimestre 1994, p.1

<sup>lxi</sup> En référence au dernier paragraphe de l'argument du colloque 'Les racines grecques de la psychanalyse'

<sup>lxii</sup> Sur la question de la logique non linéaire et le déclenchement des psychoses cf. Christian Hoffman, Le paradigme des suppléances psychotiques, in *Recherche en psychanalyse*, [www.recherchespsychanalyse.revues.org/index146.html](http://www.recherchespsychanalyse.revues.org/index146.html) Dans le numéro du 7/09 Psychanalyse, psychopathologie cognitive et neurosciences : quel débat ?

<sup>lxiii</sup> Selon la logique du conditionnement classique chaque fois que un stimulus conditionné est suivi par un stimulus non conditionné ou par une récompense il y a un renforcement du lien neuronal entre le stimulus et la réponse ou entre les stimulus. Pour un aperçu des arguments de Eric Kandel cf. Eric Kandel, La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée, trad. J.M.Thurin, *Evol Psychoatr*, 2002, 7, p.40-82

<sup>lxiv</sup> Pour le comportementalisme il y a, évidemment, des signaux et non pas de signifiants.

<sup>lxv</sup> Gerald M.Edelman, *Bright air, brilliant fire*, Basic Books, 1992. Bernard Golse souligne la compatibilité de la théorie de 'l'après coup' de Freud avec la théorie d' Edelman. In *Le concept de neuro-psychanalyse* Lisa Ouss, Bernard Golse, Nicolas Georgieff, Daniel Widlöcher, *Vers une neuropsychanalyse?* Odile Jacob, 2009. 86-87

<sup>lxvi</sup> Le processus de la reconsolidation va aussi dans le même sens. Cf. Cristina M. Alberini, La dynamique des représentations mentales, Consolidation de la mémoire, reconsolidation et intégration de nouvelles informations. In *Neurosciences et Psychanalyse*, sous la direction de Pierre Magistretti et François Ansermet, Paris, Odile Jacob, 2010, p.29-50

<sup>lxvii</sup> Cf. J.P.Changeux, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, « Le Temps de sciences », 1983.

<sup>lxviii</sup> Cf. Bernard Golse et Laurence Robel, Pour une approche intégrative de l'autisme infantile in *Recherche en psychanalyse*, op.Cit. dans le même numéro du 7/09 Cf. aussi Yorgos Dimitriadis, Existe-t-il des maladies psychosomatiques du cerveau? Ibid. Aussi du même auteur : *Lecture croisée de recherches en psychanalyse*

---

et en psychiatrie biologique sur la genèse de certains symptômes en psychopathologie par la voie de l'automatisme, *Synapse*, No 213, mars 2005, p.19-30

<sup>lxi</sup> F.Ansermet et P.Magistretti, Plasticité neuronale et inconscient. In Lisa Ouss, Bernard Golse, Nicolas Georgieff, Daniel Widlöcher, op.Cit, p. 201-211

<sup>lxx</sup>Le rêve d'Aristote, in *Aristote aujourd'hui*, sous la direction de M.A. Sinaceur, ERES, 1988 p.23